



Louis Bertin

H. Talstraße

66 131 Sarrebruck

Allemagne

Bourz, le 2 juin 1945

Bonjour mon grand frère Louis,

Je t'écris cette lettre parce que j'ai besoin de raconter ce que nous avons vécu. J'ai encore peur parfois, surtout la nuit, quand je repense à tout ça. Cela fait longtemps que je ne t'avais pas écrit car je n'avais pas de papier, ni de plume, ni d'encre.

J'espère que tu vas bien, que tu n'es pas trop épuisé et que tu n'as pas attrapé de maladies. Depuis ton départ pour le travail obligatoire en Allemagne, la vie est très difficile. Nous manquons de tout. J'accompagne souvent maman chez l'épicier et nous faisons la queue pendant parfois plus de 40 minutes. Quand c'est enfin notre tour, les étagères sont presque vides. Maman doit utiliser des tickets pour avoir un peu de farine ou du lait, mais j'ai faim la plupart du temps.

Le soir nous devons respecter le couvre-feu, alors nous sommes enfermés à la maison et personne n'ose parler trop

fort. Si on veut veiller un peu plus tard, je couvre les
fenêtres et les portes de la maison ~~avec~~ avec des
draps et des grands linges. Les Allemands circulent
dans les rues de Bruz. Des officiers ont pris 3 chambres
de notre maison, je dois dormir avec Suzanne, Emile et André.
Papa^{et} Maman dorment dans ta chambre maintenant.
Les officiers sont plutôt gentils avec nous. Il y en a un
qui a un fils de mon âge, parfois il me donne des petits morceaux
de chocolat. Toutes les semaines des avions survolent Bruz.
Papa dit qu'ils vont vers Rennes. Les sirènes d'alarme
résonnent toutes les semaines, mais on finit presque par
ne plus y faire attention. Moi, j'ai peur. Malgré tout,
je vais à l'école des garçons avec Paul et Roger, c'est
Monsieur Lemonnier notre maître. Il y a
un grand arbre dans la cour où nous jouons aux billes
avec les copains. La mairie se trouve au-dessus de l'école,
parfois le docteur Joly, le maire, vient nous parler:
"Vous êtes jeunes mais vous avez un rôle important.
Travaillez bien à l'école, soyez courageux et respectueux

lui. Maman m'a attendu et cinq minutes plus tard, une deuxième vague de bombes a détruit notre maison. Je me suis retrouvé sous les débris avec maman. J'avais peur, c'était long, inconfortable, mais heureusement je n'étais pas blessé. Maman, elle, semblait souffrir. J'ai hurlé, j'ai appelé à l'aide plusieurs fois. Nous sommes restés des heures dans le noir, sans savoir si quelqu'un allait nous retrouver. J'ai pensé que nous allions mourir. Finalement, des hommes sont venus nous aider, dégageant lentement les pierres du mur du côté de la cuisine.

Quand le jour s'est levé, on a enfin réussi à sortir, mais ce que nous avons vu était horrible : presque toutes les maisons étaient détruites, l'église était en ruines, la cloche au sol, il y avait de la poussière et ~~des incendies partout~~ des incendies partout. Les pompiers de Chartres, de Guichen et de Rennes essaient de faire avancer leurs pompes, mais les rues étaient bloquées par les débris. Les gens pleuraient, criaient et cherchaient des membres de leur

famille. J'étais en pyjama, pieds nus, j'avais froid. J'étais simplement égratigné. Mais quand le docteur Bélliard a examiné maman, il a dit qu'elle avait le bras brisé et une commotion cérébrale. Je ne comprenais pas ce que ça voulait dire et je pleurais parce que ça avait l'air grave. On a emmené maman sur un brancard vers l'hôpital de Rennes. Je n'oublierai jamais que le docteur Bélliard venait d'apprendre la mort de sa femme et de ses quatre enfants, mais il a continué malgré tout à soigner les blessés tout la nuit et le jour qui a suivi.

Pendant que j'attendais le retour de papa, Monsieur Albert, notre voisin, s'est occupé de moi. Enfin, papa, Suzanne, Emile et André sont arrivés: nous étions tous sains et saufs. C'est là que j'ai appris qu'il y avait eu beaucoup de morts à Bruz: le docteur Joly était mort en voulant aider ses voisins. Son adjoint et sa femme étaient morts eux aussi. Trois de mes copains étaient morts dans les incendies. Notre maison était réduite à des ruines. J'ai pleuré, nos frères et notre sœur aussi. Papa nous a emmenés plus loin. Puisque notre maison était détruite, nous avons dû aller vivre dans une ferme.

Les gens n'étaient pas très gentils mais je les comprends parce qu'ils n'avaient pas le choix de nous loger et de nous nourrir alors qu'ils avaient déjà 9 enfants. On dormait dans la grange, sur la paille, ce n'était pas très agréable. On devait s'occuper des tâches ménagères et des travaux de la ferme : traire les vaches, nettoyer les enclos des animaux, ramasser les légumes... Papa ne pouvait plus travailler à la scierie car elle avait été entièrement bombardée, alors il travaillait à la ferme mais je voyais bien qu'il n'aimait pas ça. Nous avons appris plus tard que ce sont des avions anglais qui avaient bombardé Bruz alors qu'ils voulaient nous aider en visant un dépôt de munitions allemand. En 25 minutes, 850 bombes de 250 kg chacune sont tombées sur la ville. Seules quatre maisons n'ont pas été touchées. Les belles maisons, comme le château des Planches, ont été détruites. Presque toutes les familles ont perdu quelqu'un : les Leclerc, les Crochu, Monsieur et Madame Boulange. Au total, il y a eu 183 morts et 600 sinistres. Ici, les adultes expliquent que les avions anglais ne voulaient pas détruire notre ville et c'était une erreur. Alors, même si nous avons beaucoup souffert, on ne veut pas être en colère contre eux. Ils disent

aussi qu'il me faut pas garder de haine contre les Allemands, parce que cela me ferait que recommencer la guerre. Après le bombardement, la vie était encore plus dure. Je me demandais souvent pourquoi il y avait la guerre. L'école était détruite et nous n'avons pas pu y retourner avant le mois d'octobre. Nous étions moins d'enfants, beaucoup avaient disparu. Heureusement j'ai retrouvé mes copains Paul, Roger et Jean-Yves. Monsieur Lemonnier nous a fait classe dans une baraque en bois, il faisait froid l'hiver et très chaud l'été, il y avait des fuites d'eau quand il pleuvait. Nous devions marcher sept kilomètres chaque matin et chaque soir. Maman est restée trois mois à l'hôpital. Quand elle est revenue, j'étais tellement heureux de la retrouver! Elle m'a jamais parlé de cette nuit-là, elle n'y arrive pas. Souvent, je vois qu'elle a les larmes aux yeux. Quant aux Allemands, ils sont tous partis, ils n'ont subi aucun dégât, le dépôt de

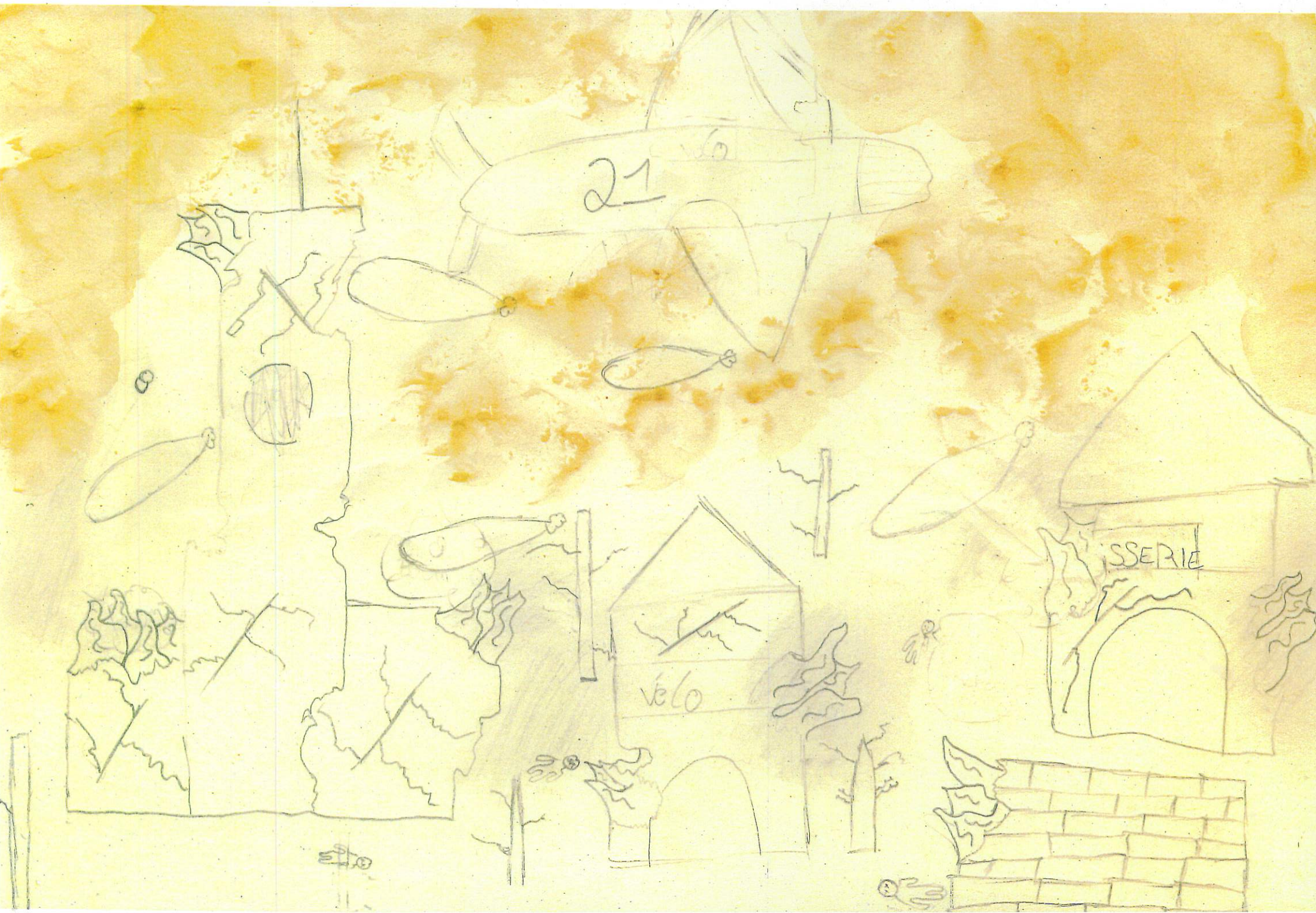
munitions que les Anglais visaient n'a même pas été touché. Petit à petit, les rues ont été dégagées à Bruz, on a construit des baraques en bois pour les gens qui n'avaient ni maison, ni famille pour les loger. Papa avait caché une radio dans l'armoire. Depuis plusieurs semaines, il l'écoutait souvent. Enfin, le 8 mai 1945, nous avons entendu à la radio que la guerre était finie. La ^{joie} joie était immense. Nos voisins se sont regroupés, ils ont chanté et partagé ce qu'ils avaient pour fêter la fin de la guerre. Pour la première fois depuis des années, j'ai senti que l'avenir pouvait être meilleur. Ce qui me touche le plus, c'est que cette paix n'est pas seulement pour notre ville ou pour la France. À la radio, ils parlent d'Europe : de pays qui veulent travailler ensemble pour que les guerres ne recommencent jamais. Je veux croire que ce futur existe. Je ferme les yeux et j'imagine un monde où nous pourrions étudier, jouer, et grandir sans peur, où la guerre ne sera plus

qu'un souvenir raconté dans les livres. J'espère que tu
va vite rentrer chez nous, mon frère. La guerre nous a
brisé beaucoup, mais elle nous ne a pas pris notre espoir.

Avec toute mon affection,

Pierre

PS: Je t'ai fait un dessin de la nuit du bombardem-
nt.



21

vélo

SSERIE